

62^e RENCONTRE DU CRIPS ÎLE-DE-FRANCE*
EN PARTENARIAT AVEC CHRÉTIENS & SIDA
ET LA CITÉ DE LA SANTÉ

Contentons
nous
de faire
réfléchir
n'essayons pas
de convaincre
Georges Braque

LES CHRÉTIENS ET LA SEXUALITÉ AU TEMPS DU SIDA



CENTRE RÉGIONAL
DE RESSOURCES
ET D'INFORMATION
SUR LE VIH/SIDA,
LES HÉPATITES,
L'ÉDUCATION À LA VIE
AFFECTIVE ET SEXUELLE,
LES DROGUES,
LES DÉPENDANCES ET
LES CONDUITES À RISQUE
CHEZ LES JEUNES

ANNE HIDALGO PRÉSIDENTE DU CRIPS

Je veux tout d'abord remercier la Cité de la Santé qui nous accueille ainsi que l'association Chrétiens & Sida sans laquelle cette journée de débat n'aurait pas lieu. L'association Chrétiens & Sida a été fondée en 1991, de la volonté de Chrétiens, catholiques, protestants, orthodoxes, pour lutter contre la pandémie. Je soulignerais ici trois traits de votre engagement qui me semblent caractériser au mieux ce que représente votre association dans la lutte contre le sida :

- l'indépendance des institutions ecclésiales ;
- le travail auprès des malades sans distinction d'appartenance religieuse ou philosophique, dans le respect des convictions de chacun ;
- le soutien aux communautés africaines et aux populations de Guyane et des Antilles.

Depuis 1998, en Île-de-France, le nombre annuel de nouveaux cas de sida chez les personnes étrangères contaminées par voie hétérosexuelle augmente, chez les hommes comme chez les femmes, alors qu'il est en diminution chez les personnes françaises. Le sida touche massivement les populations d'origine subsaharienne, région du monde où la religion est souvent importante.

Nous devons nous poser des questions en termes de responsabilité et élaborer un discours clair, en ayant à l'esprit la place particulière de la religion au sein de ces populations. Il me semble que c'est un des enjeux de cette journée : travailler sur nos méthodes et nos discours de prévention pour les améliorer.

Notre réflexion portera aujourd'hui principalement sur la religion chrétienne et la sexualité au temps du sida. Un certain nombre de questions traverseront sans doute l'ensemble de ces échanges.

Tour
Maine-Montparnasse
BP53 /
75755 Paris cedex 15
tél **01 56 80 33 33**
fax **01 56 80 33 00**
www.lecrisp-idf.net
info@lecrisp.net

ouvert au public
du **mardi** au **vendredi**
de **13h** à **19h**
le **samedi**
de **10h** à **17h**

* Rencontre du 14 janvier 2006. Les rencontres du Crips sont organisées avec le soutien de la Direction régionale des Affaires sanitaires et sociales d'Île-de-France.

La religion chrétienne dit que Dieu est amour. La foi chrétienne s'articule autour de l'amour de son prochain. Cet amour chrétien implique donc de ne pas faire de mal à autrui. Lorsque l'on parle de cette terrible pandémie qu'est le sida, ne pas faire de mal, n'est-ce pas se protéger et protéger les autres ? Mettre un préservatif n'est-ce pas un geste d'amour envers son prochain ? J'ai eu l'occasion de lire le discours de Benoît XVI prononcé lors de la dernière Journée mondiale de lutte contre le sida. Si l'église catholique rend hommage et encourage l'ensemble de la politique de lutte contre le sida, le discours sur la sexualité est toujours le même : « L'épidémie est fortement favorisée par une sorte de culture sexuelle qui dévalorise la sexualité en la réduisant à un simple plaisir. La prévention radicale dans ce domaine doit venir d'une pratique sexuelle où l'activité sexuelle est comprise dans son sens le plus profond comme expression totale et absolue de donation féconde d'amour. Cette totalité nous conduit à l'exclusivité de sa pratique dans le mariage, unique et indissoluble. Tel est le sens profond du sixième commandement, de la loi de Dieu, qui constitue le centre de la prévention authentique du sida dans le champ de l'activité sexuelle. »

Les pratiques des chrétiens sont des réalités en mouvement, des luttes, au nom de l'amour de Dieu, pour la vie et contre la mort. Il semble qu'il existe un écart entre vos pratiques et les préceptes des Églises tels qu'ils peuvent être parfois édictés, de manière intangible, sans prendre en compte l'évolution des mœurs et la réalité de la pandémie.

Le sida a amené de façon brutale les pratiques sexuelles sur le devant de la scène. Il est du devoir de chacun d'entre nous d'expliquer ce que représente la sexualité, ce que veut dire respect du corps et respect du plaisir. Chacun doit vivre sa sexualité comme il l'entend mais en responsabilité. Et nous devons lutter avant tout contre toutes les formes de discriminations.

Je voudrais en conclusion retenir et appuyer l'appel de Monsieur Jean-Louis Vildé : que cette rencontre contribue au renouveau des messages des Églises.

JEAN-DIDIER VINCENT

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, MODÉRATEUR

Ma formation de biologiste m'incitera à intervenir dans le débat en tant que « représentant de la chair ». On ne peut parler de sexualité et de chrétienté sans évoquer la puissance du désir – biologique – et les dix-neuf siècles d'oppression de la sexualité que représente le message chrétien, dans sa version officielle du moins.

JEAN-LOUIS VILDÉ

PRÉSIDENT DE CHRÉTIENS & SIDA

Le sida a heurté de manière violente nos institutions et touche au plus intime de chacun. Il s'agit donc d'une affaire privée – par les modes de contamination – mais également publique – la pandémie et ses conséquences. Notre association, créée en 1991, entretient des relations naturelles et fraternelles avec l'Église, mais nous sommes incomplètement satisfaits des réponses données. C'est dans notre charte d'aider les Églises à réfléchir, à lancer le débat, à éviter les prises de positions souvent mal comprises ; et d'aider les chrétiens à prendre conscience des enjeux de toute nature suscités par cette épidémie. Nous sommes dix ans après l'annonce de l'accès aux traitements antirétroviraux et l'épidémie se poursuit. Les questions de prévention suscitent débats, confrontations, parfois anathèmes, de part et d'autre. Il faut rappeler que dans la guerre contre le sida, aucun moyen ne doit être écarté de principe.

Le corps, le cérébral, le transcendant, comment s'y retrouver dans ces trois composants de l'être humain que les Grecs avaient si naturellement réunis à Delphes en y édifiant le stade, le théâtre et le temple ? Nous n'espérons pas apporter de réponses, mais peut-être ouvrir des pistes ; nous ferons également état de celles dégagées lors de nos Assises en juin dernier.

Je remercie nos partenaires pour l'aide qu'ils nous ont apportée.

N'oublions pas que l'une de nos vertus est l'espérance, faisons-la partager à tous ceux qui sont face à cette maladie et aux difficiles questions qu'elle continue à soulever.

LYTTA BASSET

THÉOLOGIEUNE, NEUCHÂTEL (SUISSE)

POUR ÊTRE AUTHENTIQUEMENT PARTENAIRES : L'ÉNERGIE DE LA DIFFÉRENCIATION

En quoi notre regard sur la sexualité a-t-il changé au cours des dernières décennies ? Depuis 1968 nous assistons à l'intégration de la sexualité dans la dimension de la personne humaine, sexualité vécue comme naturelle, souhaitable, bonne. Les parents s'immiscent beaucoup moins dans la sexualité de leurs enfants. On parle surtout des entraves à la sexualité dans les accompa-



gnements. Pour moi, il n'y a pas de sexualité harmonieuse sans accord sur tous les plans, dans toutes les dimensions de l'être, des cœurs et des esprits.

Le sexe est ce qui nous sépare les hommes et les femmes : l'autre, même semblable, est séparé jusque dans le plaisir le plus partagé. L'Évangile nous invite à une radicale solitude devant Dieu et dans la Bible, afin que nous puissions répondre de nos actes devant Dieu, en tant que personne. On n'y constate pas de recours, pas d'adresse au couple mais à la personne, ce qui nous renvoie à la responsabilité : « Toi, suis-moi ».

Ma communication parcourra les étapes suivantes : la coupure, le manque, le renoncement, le partenariat, l'intimité devenue possible.

La coupure est d'emblée, celle de la naissance, c'est un processus douloureux, nécessaire à la construction (Matthieu X, verset 34), qu'il s'agisse de naissance physique ou spirituelle. Christ est venu pour permettre une différenciation. C'est Dieu qui manie l'épée de manière différenciatrice pour lutter contre la fusion : il lui faut séparer père et fils, mère et fille, pour permettre un épanouissement ultérieur des relations de couple. La Genèse évoque d'ailleurs la « flamme de l'épée tournoyante » pour garder le chemin de « l'arbre de la vie », que l'on pourrait en fait traduire d'après l'hébreu par « l'arbre des vivants ». Luc souligne : « Haïr son père, son frère, pour venir à moi » (Luc XIV, verset 26), c'est-à-dire ne minimisons pas cette haine qui fait partie de la relation, qui nous permet de nous différencier, même s'il ne s'agit que d'une étape transitoire.

Si je suis dans le manque d'autrui, je le désire. Si j'utilise cet autre pour pallier le manque, je perds le désir. C'est la signification symbolique de la côte d'Adam (Genèse II). « Il me manque une côte » devrait dire tout être humain : c'est-à-dire « je n'ai personne à mes côtés ». Ce manque est constitutif de l'être humain. Même si un conjoint est présent, ontologiquement, il ne peut me combler en permanence. La peur d'être confronté au vide entraîne le besoin d'être rassuré et génère une relation de fusion-confusion, sur le plan sexuel cela donne des relations dévorantes. Abandonner mon conjoint à Dieu veut aussi dire abandonner mon conjoint à ce qu'il est profondément. L'attitude d'Ève dans le texte hébreu (Genèse III, verset 6) est clair : « Elle donne – aussi – à son homme – avec elle. Il mange. » C'est dire qu'elle comble le manque en lui.

Renoncer à l'« autre » imaginaire : renoncer à l'autre tel qu'on souhaite qu'il soit, renoncer aussi à correspondre aux attentes de l'autre. Renoncer à projeter sur son conjoint ce qui pose problème, ce que l'on rejette de soi-même. Renoncer à dévorer, c'est-à-dire laisser à l'autre sa part de mystère sans exiger qu'il vous ressemble : « Il le regarda et il l'aima » (Marc). Renoncer à la connaissance absolue (l'arbre de la connaissance situé au centre

du jardin d'Eden). Renoncer à dominer (Genèse III, verset 16) : mon altérité est irréductible, aucune violence – même sexuelle – n'en viendra à bout. La vulnérabilité assumée peut parfois toucher l'autre : « Un soi rappelé à la vulnérabilité de la condition mortelle peut recevoir de la faiblesse de l'ami plus qu'il ne lui donne en puisant dans ses propres réserves de force » (Paul Ricoeur in *Soi-même comme un autre*).

Le lien basé sur le partenariat d'être humain à être humain suppose une nécessaire coupure pour pouvoir exister. « Je vais créer pour lui un secours comme son co-répondant » (Genèse II, versets 18-19). Rappelons que la Genèse II a été écrite avant la Genèse I : dès l'origine, et avant d'être un partenaire sexuel, l'autre est d'abord un prochain, un être humain à part entière (Calvin, Lévinas). Partenariat et fidélité sont indissociables. La fidélité à l'autre peut également cacher une aliénation à soi-même, or il faut être fidèle à soi-même.

L'intimité : le lien dans la similitude (« Os de mes os, chair de ma chair »). J'ai intégré mes blessures, ma honte, je me suis différencié, je n'ai plus peur de l'autre, je peux accéder à un vrai partenariat. La communion de Jésus et de Marie-Madeleine est, pour moi, au-delà de l'amour physique ; il s'agit d'un amour d'amitié.

En conclusion, je voudrais souligner que tout chrétien a vocation à être seul (*monos*), y compris au sein d'un couple. Se tenir seul devant Dieu, c'est reconnaître la présence de Dieu dans la dimension la plus cachée de cet inconnu, de ce conjoint que je crois connaître. Le seul livre chrétien qui parle de sexualité, le Cantique des cantiques, le fait de façon poétique, soulignant ainsi la nécessité de laisser toujours à cette relation sa dimension de mystère.

QUESTIONS DE LA SALLE

UN PARTICIPANT — Vos références font appel à la psychologie, à l'expérience professionnelle et aux textes. Vous mettez les textes au service d'une certaine psychanalyse, une autre manière de subvertir les textes.

LYTTA BASSET — La psychanalyse m'a permis de « déparasiter » un certain nombre de choses, mais je travaille sur les textes.

UNE PARTICIPANTE — Par expérience d'écoute, je ne crois pas à la reconstruction d'enfants abusés sexuellement par leurs parents.

LYTTA BASSET — Il faut du temps, du courage, mais c'est possible.

UN PARTICIPANT — « L'autre » en tant que tel s'applique également aux couples homosexuels.

JEAN-DIDIER VINCENT — *Desiderare*, en latin, veut dire manquer. On a parlé de sentiments, pas du plaisir partagé, de la sexualité.

ÉRIC FASSIN

SOCIOLOGUE, PARIS

SEXUALITÉ, TRANSCENDANCE ET LAÏCITÉ

Les questions d'anthropologie, qui peuvent être soulevées à partir de la psychanalyse, de la Bible, parfois des sciences humaines et sociales, font partie d'une époque particulière. L'irruption du sida nous a conduit à repenser et à modifier les questions liées à la sexualité.

Dans les années 1970, en France, on assiste à la politisation des questions sexuelles autour de l'émancipation des femmes, de l'égalité juridique (consentement). La « libération » des mœurs et la modification de certaines lois pouvaient faire penser que les idées de tolérance pour des pratiques individuelles telles l'homosexualité ou l'avortement avaient mis fin à la politisation des questions sexuelles.

Dans les années 1980, l'irruption du sida induit une politisation différente qui prend en compte les liens sociaux, amicaux, familiaux. Émerge alors la question de la prise en compte du statut social que représentent ces liens.

Ce déplacement de la tolérance vers la reconnaissance nous conduit à une réflexion sur le statut des normes. Quelles sont les normes que nous voulons légitimer dans notre société ? Allons-nous hiérarchiser les sexualités ? La définition de la famille évolue (homoparentalité), celle du couple également, il en est de même en ce qui concerne la sexualité.

Si le contenu des normes est ouvert au changement, le statut des normes est également modifié : qu'est-ce qui définit les normes sociales ? C'est ici que les questions sociales croisent les questions religieuses.

Il y aurait des lois (divine, psychanalytique, anthropologique) qui échapperaient à la négociation politique et à la transformation historique – qui seraient « en surplomb » – car elles seraient transcendantes et non immanentes. Or, dès lors que le dialogue s'engage, les transcendances (laïque ou religieuse) peuvent s'entendre : en témoigne le discours anti-Pacs des évêques de France qui est fondé sur les sciences humaines et non sur les textes de l'Église.

En même temps, remettre en cause le statut des normes nous conduit à repenser ces normes dans le contexte d'une société démocratique. La démocratie ne consiste pas à fixer des règles et des normes une fois pour toutes, mais à les interroger au fur et à mesure : ce qui est aujourd'hui perçu comme compatible avec la démocratie ne le sera peut-être pas demain. Pensons, par exemple, à la question du droit de vote pour les femmes. On passe donc de la transcendance à l'immanence, des ordres à la démocratie sexuelle. Ceci nous permet de comprendre pourquoi les questions sexuelles ont aujourd'hui acquis une importance aussi grande dans notre société. Pourtant, nous aimons croire que certaines choses échappent à l'histoire, à la politique, qu'elles

sont naturelles, qu'il y aurait un ordre des sexes et des sexualités. C'est cette évidence qui est aujourd'hui remise en cause. Il y a donc une extension du domaine démocratique.

Certains s'étonnent que l'Église catholique choisisse de se battre autant sur les questions sexuelles. Je crois que le Vatican a raison de le faire, ces questions apparaissant pour nombre d'entre nous comme une sorte de reliquat d'une société définie de manière transcendante.

Il n'y a pas de dichotomie entre choses politiques et choses naturelles, ces dernières sont intégrées dans le politique. C'est cette politisation des normes qui est l'enjeu du débat ; nous sommes traversés par des représentations sociales de ce qui est bien, n'est pas bien, de ce qui est désirable ou ne l'est pas. Nous ne sommes pas déterminés par une nature sexuelle éternelle ; le désir lui-même a une histoire, le désir lui-même est un enjeu de pouvoir.

On pourrait penser que cette incompatibilité de la transcendance et de la démocratie est un point de vue nécessairement anti-religieux. S'il n'y a plus de place pour la transcendance dans la définition des normes, si tout est immanence, qu'en est-il de la religion ? C'est précisément l'inquiétude du Vatican. Très souvent, pour fonder une transcendance on est amenés à invoquer la nature – pas au sens de la « loi naturelle » de Thomas d'Aquin mais au sens utilisé dans la vie quotidienne. Or, si Dieu se confond avec la nature, je ne suis pas sûr que le christianisme y retrouve ses petits. Il me semble que l'un des apports du christianisme a été précisément de refuser cette identification de Dieu avec la nature. Si des analyses comme les miennes peuvent paraître remettre en cause une perspective religieuse, je crois que des critiques comme les miennes sont moins dangereuses du point de vue du christianisme que certains discours qui tendent à fonder les normes sur la nature.

QUESTIONS DE LA SALLE

JEAN-DIDIER VINCENT — La question de la nature est au cœur des débats, dans les sciences cognitives également.

JEAN DE SAVIGNY — Le recours fréquent des autorités religieuses à une « loi naturelle » laisse les fidèles dans l'interrogation sur qui écrit cette loi.

ÉRIC FASSIN — L'Église a une certaine difficulté à s'adapter à la démocratie sexuelle. Or elle a évolué, sur le statut de la femme par exemple. Le discours des Églises pourrait prendre la question de la démocratie comme point de départ : comment arriver à un ordre sexuel plus juste ?

JEAN-DIDIER VINCENT — Nous possédons 99 % de points communs en matière d'ADN avec la méduse, or nous n'avons rien à voir par ailleurs. Nous n'osons plus, aujourd'hui, parler de « loi naturelle ».

UN PARTICIPANT — Vous avez évoqué le refus de la hiérarchie et promu l'égalité, cela me paraît gommer la



reconnaissance de la différence entre les sexes et dans les pratiques sexuelles.

ÉRIC FASSIN — Qu'entend-on par reconnaître ? S'agit-il d'instituer ces différences par la loi, (mariage et famille pour les hétérosexuels, Pacs pour les homosexuels) ? S'agit-il de laisser ces variations évoluer au cours des problématiques sociales ? Instituer des différences revient aussi à instituer des inégalités : on ne sépare pas les gens en catégories tout en maintenant qu'ils sont égaux.

UN PARTICIPANT — Et l'interdit de l'inceste ?

ÉRIC FASSIN — L'universalité de la prohibition de l'inceste est invariable, quelle que soit la société, mais elle est définie de façon variable selon les sociétés. Il ne s'agit pas de réduire les interdits ou de les supprimer mais de constater qu'ils évoluent, que le débat autour de ces normes n'en fait plus des évidences.

ABDON GOUDJO — Hors de l'Europe et des États-Unis, votre discours serait inaudible à cause de la prégnance du religieux, de l'absence de démocratie : 90 % de ce que l'on entend à la radio en Afrique est de l'ordre du prêche.

ÉRIC FASSIN — J'ai proposé une vision « positive » de la démocratie, on pourrait aussi la qualifier d'« impérialisme ». L'arrogance occidentale sur les questions de sexualité entraîne en miroir une réaction de rejet en Afrique, pensons à la répression de l'homosexualité en Égypte.

JACQUES BANCAL — La protection des mineurs – la loi de 2002 qui pénalise les clients des prostituées mineurs, le projet de loi de 2006 sur le mariage qui instaure le consentement des femmes à 18 ans au lieu de 15 ans * – est un élément important qui est en pleine évolution.

ÉRIC FASSIN — Faut-il monter l'âge du consentement, baisser celui du droit de vote ? Il est nécessaire de réfléchir à la définition du consentement, à ce que signifie devenir citoyen. Lorsque nous avons des rapports sexuels, nous le faisons avec quelqu'un qui a des droits.

UN PARTICIPANT — Qu'en est-il de la transgression ?

ÉRIC FASSIN — Qui dit norme, dit transgression. Déplacement de ce qui nous choque. Nous sommes moins choqués par l'homosexualité aujourd'hui qu'il y a 200 ans ; les violences conjugales nous apparaissent comme objets de réprobation plus que pour les générations antérieures. Si nous considérons nos normes comme injustes, la transgression n'a pas le même sens : je peux adhérer à certaines transgressions, pas à d'autres. La norme statistique et la norme sociale ne sont pas comparables. J'ai critiqué le relativisme, ma perspective est historiciste, c'est différent.

* Loi votée le 4 avril 2006

TIMOTHY RADCLIFFE

DOMINICAIN, OXFORD (ROYAUME-UNI)

POUR UN NOUVEAU DISCOURS CHRÉTIEN : SEXUALITÉ ET EUCHARISTIE

Notre société est obsédée par le sexe, mais notre culture manque de réflexion en profondeur sur ce qu'est un être sexué. L'Église catholique, en fait, a développé toute une réflexion sur la sexualité qui s'appuie sur ce qu'on appelle la loi naturelle. C'est parfois éclairant, mais cela nous a souvent proposé une conception très étroite de la sexualité, centrée sur la procréation.

Un événement est au cœur du christianisme, le repas de la Cène. Cette nuit-là, Jésus réunit ses disciples autour de lui. Il prit du pain, le bénit et le leur donna en disant : « Ceci est mon corps, donné pour vous. » Au cœur de notre religion, il y a le don d'un corps. La Cène nous apprend ce que veut dire donner son corps à d'autres. C'est à la lumière de l'eucharistie que nous comprendrons le mieux la sexualité, et à la lumière de notre sexualité que nous comprendrons mieux l'eucharistie. Que peut nous apprendre le repas de la Cène sur une façon de vivre notre sexualité qui soit bonne – et belle ? Comment notre sexualité peut-elle être réellement eucharistique ? Bref, le repas de la Cène peut-il fonder une éthique sexuelle chrétienne ?

Partons de ces mots : « Ceci est mon corps ». Dans presque toute l'histoire de l'Occident, on a pensé une distinction radicale entre le corps et l'âme, ou l'esprit. Plus encore depuis le XVII^e siècle et le *Cogito ergo sum* (Je pense donc je suis) de Descartes : la communication et la communauté humaines étaient vues d'abord en termes d'esprit.

Les mots de Jésus nous renvoient vers une tradition plus ancienne. Le corps humain y est reconnu comme le fondement de toute communication. Nous pouvons nous voir, nous entendre, nous sentir et nous toucher les uns les autres. Par nos corps, nous sommes présents les uns aux autres. Parler a donné à toute notre communication corporelle un sens plus profond, une nouvelle dimension.

Pour les êtres humains, manger manifeste une communion profonde. Nous mangeons pour célébrer l'amitié, pour tenir une réunion de famille, nous mangeons pour faire mémoire du passé et pour garder espoir face au futur, c'est la signification de la Cène. Manger exprime la communauté de la vie entre divinité et humanité.

Tout être vivant a une sexualité. Pour nous, êtres linguistiques, le rapport sexuel est l'expression même de la communion avec un autre. Le comportement sexuel devrait être un acte de communication, une façon de parler en profondeur.

En matière de christianisme et de sexualité, les gens ont souvent envie de demander ce qui est permis et ce qui est interdit. Quelles pratiques sexuelles sont permises

entre des gens qui ne sont pas mariés ? Est-ce que des personnes du même sexe peuvent avoir des relations sexuelles ? C'est prendre le problème à l'envers. La première question dans toute démarche éthique est : « Que dit ce que je fais ? » L'éthique c'est apprendre à se comporter les uns avec les autres pour être en relation avec toujours plus de profondeur. Une action n'est pas mauvaise parce qu'elle est interdite, elle est mauvaise si elle sape la communion humaine.

Quand Jésus veut exprimer la communion ultime de Dieu et des hommes, il le fait donc en donnant son corps : « Ce corps est donné pour vous ». Depuis quatre siècles, nous avons eu tendance à penser les corps comme quelque chose que nous possédons, ce qui conduisait à une éthique sexuelle souvent fondée sur le droit de la propriété. Jésus, en nous donnant son corps, exprimait qu'être un corps c'est recevoir tout ce qui vient de ses parents et des parents qui les ont précédés. C'est, en fin de compte, recevoir son être de Dieu. Notre existence est un don de chaque instant.

Ainsi nos relations sexuelles devraient être profondément expressives d'un don : j'apprends à me donner à l'autre sans réserve, en totale confiance. J'apprends à recevoir ce don qu'est une autre personne, avec vénération et gratitude. Il est donc tout à fait possible d'accomplir un acte sexuel autorisé par l'Église et, pourtant, d'être en contradiction avec le fondement d'une juste éthique sexuelle. Un couple marié peut coucher ensemble sans se donner l'un à l'autre ni recevoir ce don qu'est le corps de l'autre.

Mais ce Dernier repas est aussi de la trahison, des mensonges, de la peur, de la violence et de la mort. Jésus affronte tout ce qui subvertit et détruit la communion humaine, et il le transforme. Une éthique sexuelle chrétienne, basée sur le repas de la Cène, devrait nous aider à affronter l'échec et à le dépasser. L'eucharistie est le sacrement de l'espérance car, alors qu'il ne semblait plus rien y avoir à espérer, Jésus accomplit le stupéfiant don de lui-même.

Lors du repas de la Cène, nous voyons l'effondrement du langage, de la communication. La mort de Jésus semble être la fin du langage et la victoire des mensonges. Le Verbe de Dieu, réduit au silence, reprend pourtant vie. Il apparaît à ses disciples et dit : « La paix soit avec vous. »

Une éthique sexuelle chrétienne invite à dire la vérité avec nos corps et à dépasser les mensonges qu'il nous arrive de vivre. Elle doit nous apprendre à dire les mots qui guérissent quand nous avons menti, à trouver les mots qui défont le silence et qui restaurent la communion. Cela ne suffit pas d'aller se confesser et de recevoir l'absolution, nous devons recevoir l'absolution les uns des autres.

Le repas de la Cène, ce fut aussi le moment de la violence et de l'oppression. Jésus, acheté par les riches et les puissants, fut emmené par des soldats et cloué sur une planche. Mais dans la Cène, Jésus répliquait à toute

cette violence par sa vulnérabilité se remettant entre les mains de ses disciples tout en sachant ce qu'ils allaient faire. Même s'ils devaient le renier, lui ne les renia pas. Un mauvais comportement sexuel est généralement porteur de violence et de domination. Cela encore, nous pouvons le trouver dans l'histoire de David et Bethsabée. Partout dans le monde aujourd'hui, nous pouvons voir la violence qui va avec le sexe. Comme l'a dit Jean-Paul II, un homme est capable de violer sa propre femme. Je pense à ces millions d'enfants de Thaïlande ou des Philippines qui sont contraints au sexe avec des touristes étrangers : c'est nier le cœur même de ce qu'est la sexualité.

Le repas de la Cène nous apprend que le cœur de l'éthique sexuelle chrétienne est de renoncer à la violence. Nous cherchons la réciprocité et l'égalité. Comme le dit Saint-Paul : « La femme ne dispose pas de son corps, mais le mari. De même, le mari ne dispose pas de son corps, mais la femme. » (1 Cor 7,4).

Le désir aussi est réciproque. Une part du désir est d'être désiré. Nous prenons plaisir quand un autre prend par nous du plaisir. Nous prenons ce risque immense de nous laisser être vu par l'autre, dans toute notre vulnérabilité, en nous plaçant entre ses mains. La foi dans la résurrection signifie que nous croyons que les blessures que nous recevons ne sont pas mortelles et que nous pouvons prendre le risque d'être atteints. Bien souvent nos relations ne sont qu'un écho des modèles sociaux qui nous dominent. Le défi que lance une relation sexuelle juste est donc implicitement politique. Si dans notre vie privée nous sommes formés à la réciprocité, alors nous ne pourrions pas nous sentir chez nous dans des structures politiques qui oppriment.

Judas trahit son ami et le livre pour qu'il meure. C'est l'ultime rejet de la communion. Et pourtant Jésus transforme cette trahison en don. Abandonné à la mort, il fait de cela une promesse de vie et de pardon. Et dans ses derniers mots, il s'adresse ainsi à Judas : « Ami, pourquoi es-tu ici ? » Quant à Pierre, Jésus l'attend sur l'autre rive de la mort, pour lui pardonner. Il est fidèle. Ainsi toute eucharistie est célébration d'une fidélité créative.

Nous nous donnons – nos corps, nos vies, nos espoirs et nos peurs – à un autre, sans réserve, maintenant et à jamais. C'est pourquoi, lors du mariage, mari et femme se promettent une fidélité mutuelle jusqu'à la mort. C'est devenu beaucoup plus difficile dans notre société, dans laquelle on vit plus longtemps et où l'on est mobile. Nous vivons dans un monde de contrats à court terme, au travail comme à la maison. Et cela crée d'immenses problèmes pour les couples dont le mariage s'est rompu.

La fidélité, quels que soient les modèles de relations que nous vivons, et même en amitié, est une valeur essentielle. Si on la comprend bien, la fidélité sexuelle, ce n'est pas éviter les risques, mais créer un espace dans lequel

peut abonder la grâce, parce qu'on s'est engagé à ne pas se dérober devant ce que l'autre percevra de nous.

En ce Dernier repas, Jésus et ses disciples font face à la mort. Elle est l'ultime ennemi de la communion humaine, l'effondrement final de la communication. Comme dit le Psaume, « les morts ne louent point le Seigneur, ni tous ceux qui descendent au silence. » (115,7) Et voici que, face à la mort, Jésus nous offre son corps : c'est la communauté des vivants et des morts, la communion des saints.

Je me souviens d'une journée terrible au Rwanda. C'était un jour où la violence explosait dans tout le pays. Nous étions en route vers le nord du pays, devant négocier nos passages à travers les barricades des soldats ou des rebelles. Nous avons visité des camps de réfugiés où ils étaient des milliers à vivre sous des bâches de plastique ; nous sommes arrivés dans un hôpital plein d'enfants amputés. Cette nuit-là, avec des sœurs, j'ai su ce que c'était que d'avoir perdu ses mots. Face à tant de souffrances, que pouvait-on dire ? Mais nous avons quelque chose à faire, prendre le pain, le bénir et le partager en mémoire de Jésus.

Profond est le lien entre le sexe et la mort. Dans l'Ancien Testament, engendrer des enfants était le principal espoir d'immortalité. Mais Jésus prouve aux Sadducéens que la Résurrection ne rendait plus la procréation nécessaire, transformant ainsi la relation entre la sexualité et la mort.

Pourtant le sexe et la mort ont toujours partie liée. Pendant longtemps, donner la vie se faisait au risque de la mort. Il en va ainsi aujourd'hui avec le sida, spécialement pour les femmes dans les pays pauvres qui ne peuvent contrôler quand et avec qui elles ont des relations sexuelles.

Que peut donc offrir une sexualité chrétienne face à la mort ? Le don réciproque de nos corps dans un acte d'amour qui est plus fort que la mort. Le Cantique des cantiques dit : « Pose-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras, car l'amour est fort comme la mort. » (Ct 8,6). Mais en Christ, l'amour est plus fort que la mort. L'amour du Père pour le Fils triomphe de la mort : en ce sens, les relations sexuelles devraient exprimer l'amour du Père pour le Fils, amour qui défait la mort.

QUESTIONS DE LA SALLE

ANTONIO UGIDOS — Il y a aussi le sida. Quand vous dites que faire l'amour c'est transmettre un don, que l'amour est plus fort que la mort, que c'est prendre le risque d'être atteint par autrui, toutes ces phrases, aujourd'hui, pour moi, prennent une autre connotation. En quoi le VIH a-t-il modifié ces représentations du don associées à l'amour ?

TIMOTHY RADCLIFFE — On m'avait demandé une communication sur la relation entre sexualité et chrétienté.

Mais vous avez raison de poser la question. J'ai vécu des moments très forts en accompagnant des personnes qui mouraient du sida : être là, être tendre, c'est aussi une manière de repousser la mort. Il est clair que l'on ne peut pas mettre l'autre en danger. Il n'y a pas de dichotomie entre la transcendance et l'histoire. Notre religion est une religion de l'incarnation, c'est dans nos corps que nous vivons notre foi.

BERNARD DAVID — On dit toujours de belles paroles aux enterrements, mais comment dire des paroles aux personnes vivant avec ce virus ?

FRÈRE SAMUEL — Ma communauté essaie de lutter contre toute forme d'exclusion. Parlant récemment des homosexuels avec des catholiques, mon interlocuteur en parle comme étant « en état de péché ». Comment parler de péché quand il y a amour, partage, estime, confiance, même si ce sont deux personnes de même sexe ?

TIMOTHY RADCLIFFE — Le cardinal Newman mentionnait les trois autorités dans l'Église : la tradition, l'évangile, la doctrine. Mais il y a aussi l'autorité de l'expérience. Je vois le besoin de chaque être humain de donner et de recevoir de la tendresse. L'Église doit écouter ce que les gens vivent, c'est à cette condition que nous arriverons à une éthique. Même un amour pur a besoin d'une expression physique. Nous avons tous besoin de toucher et d'être touchés, mais il y a différentes manières de le faire.

UN PARTICIPANT — Le plus grand obstacle n'est-il pas la peur du sida plus que le sida lui-même puisqu'il existe des moyens très concrets de prévention ?

TIMOTHY RADCLIFFE — Sûrement, il faut lutter contre la peur.

UN PARTICIPANT — Dans les banlieues, il est mal vu de privilégier l'amour. L'initiation des jeunes se fait souvent par les films pornographiques, le *barebacking* et le *cyber sex*. Quel lien peut-on faire entre ce que vous dites, qui est très beau, et ce que je vis au quotidien ?

TIMOTHY RADCLIFFE — Être là comme vous l'êtes, cela nous aide aussi à faire le lien. Il faut également que nous nous fassions entendre dans les médias pour communiquer notre vision douce de la sexualité. Les petites communautés, souvent des sœurs, sont présentes dans les endroits difficiles. Il faut participer sur le terrain pour combattre la tentation du désespoir due à une perception négative de soi-même.

ABDON GOUDJO

COORDONNATEUR DE PROGRAMMES DE LUTTE CONTRE LE VIH/SIDA AU CONGO POUR LE MINISTÈRE FRANÇAIS DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Je parlerai en tant que médecin, fils de médecin, mon frère est prêtre, mon oncle est un ancien archevêque de Cotonou. J'ai été chargé de réagir aux propos tenus par les précédents orateurs, et de vous faire part de la situation actuelle en Afrique.

Quelle prévention pour les personnes séropositives ? Elles ont un corps. Rappelons-nous Marc (14,38) « Si l'esprit peut être ardent ou vif, la chair est faible ». Toutes les Églises devraient revoir leur copie lorsqu'il s'agit de s'adresser à des personnes séropositives.

« Ceci est mon corps, livré pour vous » disait le Père Timothy. Ceci est mon corps : qu'est-ce que ce corps ? Un corps abstinent ? Un corps fidèle ? Un corps protégé ? Mais qu'est-ce que l'on met sous ces termes ? Aujourd'hui, dans tous les pays d'Afrique, sont placardés sur les murs ces trois mots « Abstinence, Fidélité, Préservatif », le mot d'ordre où que l'on aille. Si je ne peux vivre l'abstinence selon l'idéal de la foi, que faire ?

En matière de prévention, les slogans ont une limite. Un préservatif n'est qu'un outil et doit être négocié en amont car, une fois dans la chambre à coucher, la femme est en situation d'infériorité physique et ne peut plus l'imposer.

La relation à l'autre est précieuse, certes. Mais une jeune fille qui négocie un rapport sexuel contre quelques francs CFA pour nourrir son enfant est également dans une relation à l'altérité. A partir de quel chiffre la prévention est-elle inopérante ? Nous ne faisons plus de prévention à partir d'éléments théoriques mais uniquement de la réalité de terrain.

Au Congo Brazzaville, 90 % des habitants sont chrétiens, de toutes obédiences. Les Églises dites « du réveil », soutenues par de puissantes organisations américaines, s'organisent pour prôner l'abstinence. C'est une forme d'« impérialisme » dans le sens où le mentionnait Éric Fassin. D'autres, heureusement, s'organisent de façon très concrète pour la prévention.

La responsabilité individuelle est prioritaire dans le travail mené dans les pays en développement, mais elle suppose une solidarité et un soutien actif dans la proximité et la durée. J'ai pris plaisir à ce débat, mais il existe un réel décalage entre les discours que l'on entend ici et ce que je vis là-bas.

La priorité sur le terrain n'est pas la sexualité, c'est la pauvreté et la santé.

QUESTIONS DE LA SALLE

SŒUR MAÏTÉ — Y a-t-il une organisation entre les Églises dans le domaine de la santé publique au Congo Brazzaville ?

ABDON GOUDJO — La Coordination des organisations religieuses congolaises, qui est en lien avec le Conseil national de lutte contre le sida. J'ai donc la chance d'avoir des partenaires très bien organisés, mais qui ne sont malheureusement pas l'ensemble du corps religieux.

UN PARTICIPANT — Dans votre travail de prévention, distribuez-vous des préservatifs féminins ?

ABDON GOUDJO — Oui, nous venons de commencer,

mais ils sont très onéreux et nous manquons de moyens.

UN PARTICIPANT — Au Congo Kinshasa, les infrastructures sanitaires sont impropres à affronter le virus du sida.

ABDON GOUDJO — Deux structures sont fonctionnelles à Brazzaville, celle de la Croix Rouge et celle de l'Église évangélique. Ma mission actuelle consiste à mettre à niveau l'hôpital public pour le dépistage et la prise en charge par les médicaments antirétroviraux, puis à passer le relais aux équipes locales. Nous construisons également une maternité avec l'appui de la France.

UN PARTICIPANT — Les préservatifs sont souvent poreux, et donc défectueux, lorsqu'ils sont vendus sur le trottoir.

ABDON GOUDJO — C'est un problème de conservation et de distribution. Tout cela demande une logistique, et c'est pourquoi les dons doivent être accompagnés sur le terrain.

DOMINIQUE LARCADE — Comment parler aux jeunes du manque, de la séparation, alors qu'ils aspirent à la fusion ?

LYTTA BASSET — Ils le vivent, de toutes façons. La clé réside pour moi dans l'accompagnement.

TIMOTHY RADCLIFFE — Le manque est perçu comme insupportable quand il ne s'inscrit pas dans la durée.

UN PARTICIPANT — Que fait-on en attendant l'évolution des règles édictées par l'Église ? Doit-on suivre notre conscience, ou s'en tenir aux règles en vigueur ?

TIMOTHY RADCLIFFE — La tradition est importante, cela n'élué pas pour autant le débat sur ces questions. Il nous faut prendre au sérieux notre lecture de l'évangile.

MAURICE BARRIER — L'association Chrétiens & Sida est-elle en lien avec l'épiscopat et avec le Vatican ? Avez-vous l'impression d'être écoutés ?

ANTOINE LION — Nous avons des relations avec les évêques de France, avec les équipes ecclésiales, qui s'adressent à nous pour des interventions de groupe vis-à-vis des migrants, des institutions d'enseignement, etc.



RÉFLEXIONS DE L'ASSOCIATION CHRÉTIENS & SIDA

MARIE-DOMINIQUE OHRESSER

(MARSEILLE)

LE NON-JUGEMENT

Le point qui nous est apparu fondamental au cours de nos réflexions est celui de la suspension du jugement. Chez les premiers malades émergeaient trois sentiments : la peur, la colère, la honte. Difficulté de dire la séropositivité, peur de se voir catalogué, jugé ; colère contre cette forme d'injustice ; honte car les premières questions posées sont celles du mode de contamination. Face à la pandémie, il est nécessaire de changer le regard porté sur ceux que l'on traitait en délinquants : faire confiance, comprendre, ne pas juger. Il nous faut refuser toute stigmatisation, toute discrimination qui incite à l'auto-exclusion et à la marginalisation. Mais alors qu'en est-il de la responsabilité ? Le devoir fondamental de protection de soi-même et des autres s'adresse à tous, jeunes et adultes, séropositifs et séronégatifs. Seules la solidarité, la responsabilité, permettent de régénérer les sources de l'éthique, nous en avons tous besoin.

BERNARD DAVID

MORALE DE L'ÉGLISE ET MORALE PERSONNELLE

Les sondages montrent que la majorité des Français qui se disent catholiques ne respectent pas les prescriptions de l'Église en matière de morale sexuelle et, au premier chef, en matière de contraception. Or une tradition théologique majeure dans l'histoire de l'Église souligne que « une règle conseillée ou imposée par le magistère et qui est repoussée par le peuple chrétien perd toute légitimité ». Ceci pose le problème de la relation entre le message évangélique, la règle édictée et la pratique des fidèles.

Pour les militants de Chrétiens & Sida, il y a parfois opposition entre la référence chrétienne et certaines règles prônées par les Églises : le problème posé est donc celui du contenu des règles, de leur origine et de leur justification.

En ce qui concerne le contenu, il n'y a pas unanimité au sein de l'association. Nos débats montrent beaucoup

d'interrogations sur la morale sexuelle, en dehors des certitudes partagées fondées sur notre vécu de la maladie et sur nos activités de prévention. Au-delà de notre respect pour le modèle du couple hétérosexuel, stable et fécond dans la durée, ce qui est rejeté est la dépréciation et la condamnation de toutes les autres façons de vivre sa sexualité, en particulier l'homosexualité.

La présence du sida a déclenché une prise de conscience plus aigüe de la variété des modes sur lesquels sont vécues la ou les sexualités.

Le message évangélique nous conduit à penser que les Églises ont autre chose à en dire qu'une condamnation uniforme. Nos débats ont souligné que ce sont les paroles et les actes de Jésus qui constituent le référent majeur des membres de l'association. Le premier testament, les écrits de Paul et a fortiori ceux des Pères de l'Église apparaissent comme caduques en matière de sexualité, même si Jésus est venu accomplir la loi et non pas l'abolir.

Sur quoi alors peut s'appuyer la parole d'une Église si les références à l'Écriture doivent être réinterprétées et si la référence catholique à la loi naturelle censée être intangible ne semble plus remporter d'adhésion ? Un accord semble possible sur le fait que la moralité fait appel à la responsabilité en laissant le choix des moyens aux personnes. Cette position renvoie au rôle des Églises dans l'éducation à la responsabilité, à la fonction d'éclairer les consciences. Mais comment mettre cela en pratique ?

MARTINE CARLIER (AVIGNON)

AMOUR ET SEXUALITÉ

Pour nombre de chrétiens, amour et sexualité sont liés. Cela peut poser problème à certains de nos partenaires dans la lutte contre le sida. Mais également à certains d'entre nous. Partout l'humanité cherche à « habiller » la pulsion sexuelle, l'amour représente une humanisation de la sexualité : est-ce la seule ?

Si le commandement « Tu ne tueras point » – et donc le refus de toute forme de violence – fait l'unanimité parmi nous, plus difficile à éclaircir est le débat sur la sexualité d'où l'amour serait absent mais où resterait la recherche du plaisir. Ne reste-t-il pas des valeurs comme le désir partagé, le respect de l'autre, la sincérité ?

Ne faut-il pas insister plus fortement sur le principe du « non-jugement » devant certaines formes de vie sexuelle ? Ce qui est important ne se passe-t-il pas dans le cœur ?

La question de l'éducation sexuelle à l'école a été abordée lors de nos débats. Éducation aussi à la relation, à l'amour. Comment concilier la durée d'une relation amoureuse harmonieuse et la brièveté pulsionnelle du désir sexuel ? Quelle éducation proposer, jusqu'où peut-on aller dans ce domaine, comment transmettre ?

Autant de pistes de réflexions à approfondir.

TÉMOIGNAGES

DE MEMBRES DE CHRÉTIENS & SIDA LUS PAR DES COMÉDIENS

« Je me sens jugé. Un prêtre m'invite à manger depuis quelque temps mais cette dimension de fraternité, de partage et d'accueil reste, hélas, une exception. Et très rares sont les prêtres à qui je me sens de parler, par peur d'être jugé. Dans l'homosexualité, il est évident que le préservatif s'impose même s'il n'y a pas de séropositivité. Le rapport anal l'impose par hygiène. Devant l'idéologie contraignante de l'Église, je ressens un grand vide sur le plan relationnel. Je me suis senti inutile et désœuvré, ce qui me conduit à remplir ce vide par des excès style sex-shop. Depuis que le sida est entré dans ma vie, je me sens plus respectueux. On peut utiliser quelqu'un comme un Kleenex, mais en sachant que je risque de le contaminer, je remets l'intrinsèque valeur de l'homme au premier plan. Dans une relation, il n'y a pas que le plaisir physique. Dans la sexualité, c'est difficile de voir ce que mon comportement implique dans la vie intérieure de l'autre. Dieu est au-delà de la morale. Ayant vécu trois mois d'abstinence pour un essai de réconciliation avec Dieu, j'ai eu la surprise de découvrir des résultats sanguins catastrophiques juste après. Et moi qui attendais un signe ! Je réalise que ce n'est pas donnant donnant, mais que Dieu veut que je transforme d'abord mon être intérieur, que ça corresponde à la réalité de mon être intérieur, et non à un effort de volonté avec négociation. Comme le disait justement Gustave Thibon que je cite de mémoire : « Vous serez étonnés de voir comment bien et mal sont liés. Il y a des vertus qui perdent et des défauts qui peuvent sauver ». »

« En janvier 1998, je suis allée faire un test parce que j'avais des doutes sur l'état de santé de mon ami que je connaissais pourtant depuis trois ans. Le test s'est révélé positif et le médecin qui m'a reçue me l'a annoncé brutalement. Tout de suite j'ai eu peur, j'ai pensé à la mort, j'ai rangé mes affaires, j'ai tout nettoyé chez moi. J'éprouvais des sentiments de haine. C'était comme si j'avais été trompée, un peu comme un viol. J'étais déprimée, je ne pouvais en parler à personne, je devais pourtant avoir l'air d'être forte auprès de mon fils et de ma mère qui vivaient avec moi. Je maigrissais et lors-

qu'on me posait une question à propos de cet amaigrissement, je répondais que je faisais un régime. Au bout d'un an et demi, j'ai décidé d'en parler à mon frère qui a été très accueillant et je me suis sentie mieux moralement. Ensuite j'ai pu parler à mon fils – très compréhensif lui aussi – mais je n'ai jamais pu en parler à ma mère. Je savais l'existence d'une association où les malades pouvaient se rencontrer mais je n'osais pas y aller car j'avais l'impression que les femmes n'y venaient pas. J'y suis allée cependant et je n'y suis pas la seule femme, mais j'ai l'impression que les hommes et les femmes qui sont malades ne parlent pas du sida de la même façon. Les femmes parlent de leur traitement, de leurs soucis de santé, les hommes parlent plutôt de sexualité. C'est très dur pour une femme d'avoir cette maladie. On a l'impression, lorsqu'on est une femme seule comme je le suis, qu'on vous considère comme une femme facile qui a des amants. Je me soigne depuis la découverte de ma séropositivité. Je suis en trithérapie. J'ai fait une maladie liée au sida qui me handicape un peu. Pour moi ce qui a été le plus difficile, le plus terrible, c'est d'avoir à cacher ma maladie. Mais l'essentiel, c'est de garder à tout prix l'espoir. »

« Lettre à ma mère et à ma petite sœur.
Sept ans. Sept ans comme le nombre prétendument magique et bénéfique. Sept ans. La durée de mon lâche silence de solitaire, de mon parcours de patient asymptotique, de ma cohabitation avec le virus et d'interrogations, de doutes. Sept ans. Sans une parole de cet aspect de ma vie à toi maman, à toi Carine, par crainte de vous troubler, de vous alarmer injustement, de me conduire en égoïste. Je vais bien, rassurez-vous. Je vais bien malgré le traitement auquel je suis soumis depuis deux ans. Il y a plus malade que moi, il y a maladie plus injuste, il y a l'opinion qui s'éveille et des espoirs de tolérance et de soutien, de progrès. J'ai contracté le virus pour avoir voulu aimer. Parce que j'aime différemment, parce que j'étais jeune, crédule, naïf. Parce que l'homosexualité rend instable quand on ne peut pas aimer au grand jour, avec confiance et dans le respect de l'autre. J'ai pourtant toujours eu le dessein de vivre



fidèlement, simplement, auprès d'un ami. À défaut, il faut prendre goût à la solitude et aux amours éphémères. Sept ans avec ce nouveau handicap, obstacle aux projets précis, à l'avenir. Sept ans. Mais je ne sais pas – plus – parler de moi, de mon corps, de mes désirs. Les défauts de l'enfance, de l'adolescence s'accroissent. Inconsciemment, il me faut peut-être vivre comme mon père, retranché dans ses secrets, victime de sa réserve. Sept ans, et je vais avoir trente ans. Toujours trop craintif, velléitaire quant à des actes essentiels, une soif d'amitié, d'amour, de paroles, d'audace et de constance. Sept ans avec cette étiquette supplémentaire. Homosexuel, instituteur hors normes, séropositif au VIH, avec une expérience médicale qui grandit. Des couloirs d'hôpital arpentés sans assurance, des prélèvements sanguins mensuels, l'attente des résultats, ni trop bons ni trop mauvais. Mais je vais bien et je vous aime. Mais je vais bien et je dis à Carine : aime avec précaution, aime avec fidélité et conscience. ”

“ Le temps du sida, j'y suis entré le jour où j'ai appris ma séropositivité, il y a maintenant vingt ans. Je ne souhaite choquer personne en disant que je n'ai pas vécu cette annonce comme une catastrophe. Tout d'abord parce que j'ai eu ce sentiment irrationnel que moi je ne serai jamais malade, que je ferai partie des 10 % – disait-on à l'époque – qui ne mourraient pas dans les trois ans qui suivent. Mais j'avais aussi un projet, celui de risquer l'aventure de la vie religieuse. Ma séropositivité ne pouvait pas être une catastrophe. J'avais deux alibis – le virus et la chasteté – pour mettre sous le boisseau une sexualité qui m'encomrait. Dans ce domaine, il ne m'était plus obligatoire d'être pratiquant, bien au contraire. Toutefois, aussi incongru que cela puisse paraître, homosexuel et postulant chez les Bénédictins, ma première réaction a été : « Mon vieux, tu ne pourras jamais avoir d'enfants ». C'est avec tout ce que je suis que j'ai été accueilli par les frères de la communauté ; c'est avec tout ce que je suis que je vis avec ma famille et mes amis ; c'est avec tout ce que je suis que je suis tombé amoureux et que j'ai retrouvé le monde que je n'avais pas quitté. J'ai souvent le sentiment

que le monde qui m'entoure, les gens que je fréquente ne vivent pas au temps du sida mais plutôt au temps d'après le sida – comme on dit après la guerre. Le 11 novembre, on commémore les Poilus, les morts de celle qui devait être la der des der, les poilus survivants se comptent sur les doigts d'une main. Chouette un jour férié ! Le 1^{er} décembre, dommage, ce n'est pas férié. Mais comme au 11 novembre, il y a de moins en moins de monde pour se mobiliser ou pour se souvenir. Sauf que pour le sida, il n'y a pas eu d'armistice. J'ai vécu le décès de mon compagnon et d'amis proches, aujourd'hui même l'un d'eux est accueilli dans un service de soins palliatifs. Et pourtant, moi aussi j'ai la tentation de faire comme si je vivais au temps d'après le sida. Je me sens un peu comme cet ami en fauteuil roulant qui un jour m'a dit : « Il m'arrive de rêver la nuit que je cours ». J'aurais envie de pouvoir me passer des préservatifs, j'aurais envie d'oublier la pilule, mais les médicaments sont sur la table. Mais cette pilule ne m'empêche pas aujourd'hui de vivre une relation aimante et tendre, pleine de retenue – trop peut-être. Merci pour ton tact et ton ardente patience. ”

“ Vivre avec le sida, avec la peur de le transmettre, avec la crainte d'être contaminé, avec les forces qui s'épuisent, avec le corps qu'on ne reconnaît plus, avec cette terrible sensation de ne plus être aimable, de ne plus être aimé, de ne plus s'aimer. Vivre avec le sida, peut-être pour de longs mois, de longues années, tout en sachant qu'il sera le plus fort et ceci à quelque âge que l'on soit. Face à l'inacceptable, à l'incapacité de la science d'aujourd'hui à vaincre le virus même si elle permet de soulager les malades, nous sommes tentés de nous tourner vers des explications irrationnelles. « C'est le châtime de Dieu », voire, « c'est une grâce ». Il nous faut réaffirmer très fort que ni le châtime ni la grâce ne sont des réponses acceptables, même si la tentation est grande de les prendre comme telles. La réponse n'est pas au ciel, elle est ici et maintenant. Ce qui donne du prix à la vie, ce qui lui donne du goût, c'est la relation de l'homme avec l'homme. C'est la fécondité de la rencontre, c'est le regard fraternel que nous posons sur

l'autre et que nous acceptons qu'il pose sur nous. Notre responsabilité par rapport au sida, c'est de permettre à chacun d'être aimé et de dire je t'aime jusqu'au bout, aussi longtemps qu'il est capable de le faire. En un mot : vivre, goûter la vie. Alors, seulement alors, pourra résonner en nous le Cantique des cantiques. L'amour est fort comme la mort. Alors nous pourrions dire comme les disciples d'Emmaüs lors de la fraction du pain : « Notre cœur n'était-il pas brûlant lorsqu'il nous parlait sur le chemin ». »

Emmanuelle Bajac
Bénédicte Astier
Isabelle Baldisser
Antonio Ugidos

ISSN 1242-1693